

« FRAGILE DANS LA CHUTE »

*« L'Amour est profond et tyrannique, là
...où il draine la douleur »*

Je vais commencer par l'amour, et ne vas pas croire que c'est pour moi chose facile, parce que beaucoup de choses que je dirai te déplairont, probablement au point de te troubler:

J'ai hésité, oui, parce que je sais bien qu'après ceci, rien ne sera plus pareil entre nous. De toute façon, il y a longtemps que rien n'est pareil entre nous. Je regrette tellement de ne pas pouvoir être plus précis pour définir exactement cet instant où ton regard a changé, et le mien aussi, en conséquence. Avant que tu dises un mot : je ne suis pas en train de me poser en victime, mais si nous allons être sincères, commençons par définir nettement les positions, les places dans notre relation amoureuse. Et je crois bien - non, j'en suis sûr - que c'est toi qui as pris la position, la place si convoitée, de l'être aimé. Il y a une raison qui rend irréfutable ce que je dis... mieux encore... une différence qui peut servir à tout le monde pour savoir s'il est du côté de ceux qui aiment ou du côté de ceux qui sont aimés. Ces derniers – et je t'y inclus – *ont le temps*... : le temps de prendre le téléphone, mais ils ne le font jamais ; le temps de regretter leurs erreurs, parce qu'ils ne les payent jamais ; le temps de reprendre la relation quand ça leur dira, parce qu'ils sont rassurés : ils savent que ce ne sera jamais la dernière fois, et que même si ça l'était, ils s'en foutraient royalement.

Tandis que ceux qui les aiment – et je m'y inclus -, nous n'avons qu'une seule chose en dehors de cet amour immense, c'est *la peur*... peur qu'elle n'ait pas reçu le message, alors on en fait un autre, et après un autre ; peur du malentendu ; peur qu'elle soit en train de nous attendre et qu'elle s'inquiète ; peur qu'elle se fâche pour de bon, qu'elle ne revienne jamais.

Je me suis peut-être souvent trompé, mais pas sur cette définition : « *Ceux qui sont aimés ont le temps et ceux qui aiment ont peur* ». Comme je te vois venir, je précise : il y a un seul moment où cette règle ne tient pas : c'est quand celui qui aime ose parler, surmontant sa peur. Alors, l'être aimé n'a pas le temps d'écouter, et il s'ensuit que le dialogue amoureux se rétablit : toujours avec la peur du côté de l'aimant, et le temps du côté de l'aimé.

C'est pervers, la relation amoureuse. Elle a bonne presse, malheureusement, chez la plupart des gens. En ce moment tu regardes ta montre, parce que tu es fatiguée de mes reproches – la montre que je t'ai offerte le Jour des amoureux -. Je ne prétends pas que tu te sens coupable, simplement que tu penses à ces petites choses de la vie quotidienne où j'ai tenté d'être important pour toi. Je trouverais formidable que tu la foutes en l'air la montre, tu pourrais même passer des journées entières à foutre en l'air les choses matérielles que je t'ai offertes, tu en as de la veine, tu jouis

des priviléges de ceux qui sont aimés. Et à présent tu te demandes certainement quels sont les bénéfices que tu auras eus de mon amour. Eh bien, voilà : la possibilité d'envoyer à la poubelle tout ce qui est venu de moi, depuis la montre jusqu'aux rêves. Ça fait aujourd'hui exactement quinze jours et quatre heures qu'on a décidé démocratiquement de prendre un temps de réflexion. Tu vois, je reconnais que ça s'est fait démocratiquement, ce qui ne signifie pas que ça a été juste pour moi, c'est pourquoi je dis « *on a décidé* » et non pas « *nous avons décidé* ». Le dialogue, dans notre démocratie affective, nous ramène toujours au même point : « *on fait ce que tu veux* ». Tu ris, parce que tu sais très bien que, si les décisions dépendent de la volonté majoritaire, c'est toujours toi qui représentes cette majorité. Et encore une fois je reste dehors à déblatérer comme un anarchiste ringard, qui sent la naphtaline, qui ne trouve pas sa place et qui porte atteinte à l'ordre établi.

Avant que tu dises un mot, je tiens à te faire savoir que je ne veux pas la liberté, parce que j'ai ma conscience de classe et, comme bon opprimé, je suis loin de rêver à l'impossible. Tu vas donc mettre au placard cette phrase qui m'a si souvent blessé, et qui t'a si souvent servi à terminer le discours : « *Si je te fais du mal, fous le camp et fous-moi la paix* ». Je veux te rappeler que si je ne m'en vais pas, c'est parce que je ne peux pas le faire. Et tu sais très bien que je suis plus dangereux enfermé que libre, parce que je tiens compte de cet endroit merdique et que je remonte mon anarchie en troquant la liberté par la justice. Oui, je vais faire justice. Qu'est-ce qui se passe ? Je t'ai surprise ! Tu ne t'attendais pas à une décision de ma part sans un consentement de la tienne. Soit dit entre nous, maintenant que personne ne nous entend, j'avoue qu'il y a un instant je ne m'y attendais pas moi-même. Je me découvre habité par un autre que je ne connaissais pas. J'ai tellement froid et je me sens si seul, que la crainte est tombée au second rang. Je sais que je n'ai plus de temps à perdre, je sais que je n'ai plus rien ni personne à perdre. Je découvre étonné que le désespoir a sa propre logique. Du moins il l'a pour moi, et il me charge d'une énergie qui me rend fort. Tu ne me crois pas : c'est normal, parce que j'ai toujours été faible à tes yeux, non par pose mais par simple besoin de coïncidence. Il est probablement tard pour te dire que je ne me suis pas montré tel que je suis. Mais même si tu t'en serviras comme une raison de plus (parmi les innombrables) pour me quitter, je me sens finalement le droit de mettre en lumière une partie de moi-même qui, pour cachée, n'en est pas moins importante. Je te conseille donc de ne pas partir maintenant. Parce que c'est ton intérêt, je veux dire. Mais qui suis-je pour te dire ce qu'il te convient de faire !? Et si tu ne m'as jamais écouté, pourquoi le ferais-tu maintenant ? Eh bien, parce que tu es très curieuse. Un point qui te rend vulnérable. Trait de caractère ou faiblesse ? Je ne cherche pas à te blesser, je te le jure ! Je cherche les mots justes pour arriver exactement là où je sais que tu t'intéresses. Et ce n'est

pas facile, parce que dans notre univers affectif on n'est pas entraîné à dire ce qu'on ressent, mais à écouter. Je m'excuse donc si je ne réponds pas à tes attentes. Je ne devrais peut-être pas me justifier, parce que nous savons parfaitement tous les deux que les paroles ont toujours été de ton côté, et les faits toujours du mien. (Un pragmatisme qui ne m'a vraiment pas servi à me faire valoir dans le couple.) Ne te sens pas coupable de ce que je suis en train de te dire, parce si quelqu'un est responsable de ma dévalorisation, c'est bien moi.

Un doute m'assaille : est-ce que je me suis pas assez aimé ? Ou est-ce que je t'ai trop aimée ? Ne te fâche pas, je n'attends pas de réponse. (Je précise entre parenthèses que, si j'ai employé « aimer » au passé, c'est parce que j'ai besoin d'une distance pour ne pas éclater en mille morceaux.) En plus, je sais que tu n'aimes pas me voir pleurer, alors je me retiens. Mais c'est un prix très élevé que je paye, parce que pour te plaire je me mets encore une fois à genoux. En ce moment à tes yeux je suis obéissant, et je sais que cela te fait plaisir. Je ne le fais pas pour te séduire, d'ailleurs, mais parce que j'ai simplement besoin de ton calme pour exprimer ma douleur. Et je te propose de savourer ce... comment dire ?... ce micro-climat de paroles que je t'ai amoureusement préparé pour que tu te détendes, en vue de ce qui viendra ensuite. Y aura-t-il un « ensuite » ? Ne t'énerve pas. Dans la plus terrible obscurité, je serai quand même à côté de toi. Je ne t'ai jamais laissé seule, alors pourquoi le ferais-je à présent ? Je sais ce qu'est la solitude, comme elle est accablante la nuit, jamais je ne me permettrais de te laisser prise dans ses griffes. Même si tu me le demandais ! Ce serait trop cruel, et d'ailleurs je ne supporterais pas de te voir souffrir. Faiblesse, égoïsme ? Appelle-le comme tu voudras, mais quoi qu'il en soit, ne perds pas ton temps sur mes défauts, ils sont trop nombreux et peuvent distraire ton attention du plus important. Aujourd'hui j'ai besoin de toi plus que jamais – attends, laisse-moi finir la phrase – j'ai besoin de t'avoir entière et disposée à écouter ma plaidoirie. Je te considère une femme à principes, et dans cette dernière instance où ma condamnation est presque un fait, je veux avoir au moins – ou tenter d'avoir – une défense juste. Dans cette situation extrême je me sens lucide mais la tête me tourne, je te prie donc de me soutenir si je chancelle. Mon poids est probablement excessif pour toi, et je ne te blâmerai pas si je me fais mal en tombant, et j'espère la même attitude de ta part, si c'est toi la victime.

Tu te tais, mais je devine que pour rester là tu fais un grand effort, et je le valorise. Mais n'étant pas naïf, je me rends bien compte qu'il y a une raison derrière cet effort, et c'est que mon caractère imprévisible te donne du souci. Normal. Comme tout animal blessé, je suis de moins en moins dominable. Ce n'est pas une stratégie de ma part, surtout si l'on tient compte que dernièrement je ne te surprends pas, je te déçois. Or, il y a dans tout ceci quelque chose qui me rend perplexe : en me traînant vers toi, je

retrouve mon instinct le plus pur, je touche le fond et en même temps je survis. Je ne mens pas si je te dis que je me désintègre dans la douleur, et dans la douleur je me transforme. Mais je ne peux éviter l'inévitable : encore toi et encore moi, les deux face à face, les deux sans limites.

Hier a été pour moi une journée clef, en raison – je pense – d'un rêve que j'ai fait la nuit. Je me suis réveillé dans l'angoisse, en fait. Tu comprendras tout de suite pourquoi, car il y a dans ce rêve quelque chose – comment le dire ? – qui met nettement à nu mon désir. Je te le raconte parce que non seulement il t'implique mais il te responsabilise. Je te conseille de bien écouter, parce que si le rêve représente ce que je crois, tu as de graves ennuis. (Enfin, tu feras comme tu voudras, mais à ta place j'écouterais avec attention. D'abord par curiosité ; ensuite pour savoir ce qu'il cache ; puis pour savoir à quoi m'en tenir, et enfin pour savoir comment me défendre au cas où. Tu le vois, j'ai employé à plusieurs reprises le mot « savoir », parce que « savoir » introduit « pouvoir ». Et si mon pressentiment ne me trompe pas, tu as commis une erreur irréparable. Alors il te convient de mettre le pouvoir de ton côté, n'est-ce pas ?

En outre, je suis tellement attaché à toi, qu'il me semble normal de te raconter ce rêve, qui est plutôt un cauchemar. Et pourtant, je le referais volontiers ce cauchemar, parce tu y figurais à mes côtés, et c'est cela qui vaut pour moi, même si je dois ensuite me réveiller seul et angoissé. La journée est longue pour moi, tandis que la nuit... est autre chose... parce que tu es dans mes rêves la plupart du temps, et que cela me préserve de la folie. Je n'ai jamais tant dormi que ces derniers jours ! Ce n'est pas la dépression, c'est la manière que j'ai trouvée d'être avec toi. Maintenant que j'y pense, j'ai toujours été obligé de fermer les yeux pour être avec toi : il y a encore quelque temps, pour ne pas voir, et à présent, pour dormir. Je te remercie quand même, au moins je n'ai plus besoin de somnifères. Ah, ça ne te fait pas rire ? Excuse-moi, tu sais bien que j'agis toujours sur le moment. Et que mes ironies ne vont jamais très loin, elles sont inoffensives. Je te dis mon secret ? Elles sont la seule manière que j'aie trouvée de me rapprocher de toi. Je cherche ton sourire, il me fait du bien, il me manque tellement... J'ai perdu le fil... Où en étais-je ? Ah oui...

L'autre soir je me suis couché tôt (j'ai toujours la digestion lente) et pourtant j'avais fait un dîner des plus sains, parce qu'en ouvrant le frigo je n'ai vu que du vert : rien que des légumes, presque pas autre chose. Pas besoin de te dire que j'ai pensé à toi, parce que je sais que c'est ta couleur préférée, et j'étais heureux de te choisir... Je veux dire : choisir de manger des légumes. Tu trouveras ça bête, mais j'ai mis longtemps à choisir mon dîner, à opérer la sélection. C'était agréable. Je ne me rappelle pas à quoi je pensais, mais j'ai l'impression que le temps a passé très vite... et cela est merveilleux pour moi, parce que ça veut dire que je me suis senti moins seul : ni tellement plein ni tellement vide, la vie rendue possible ce soir là et

je me suis tranquillement endormi, sachant naturellement que je te retrouverais dans le rêve. Le début de mon rêve est encore un peu flou : j'étais chez mes grands-parents maternels. Je devais avoir sept ou huit ans, puisque je jouais avec mon frère aux devinettes. J'ignore ce que tu faisais là, mais tu étais très belle, près de la fenêtre qui donnait sur la cour, et tu me regardais avec tendresse tandis que je jouais. Tu portais une robe sombre, verte je crois, mais très foncée. Je ne sais pas comment, je me suis retrouvé soudain au poulailler à chercher des oeufs dans les nids. (Je le faisais souvent, quand j'étais petit, toujours accompagné de mon grand-père, qui ne voulait pas m'y laisser rentrer seul : il disait que je mettais les poules en émoi. Quand il n'était pas là, ma grand-mère me laissait faire. C'était un secret entre nous, et pour moi toute une aventure, parce que ce n'était pas facile. À sept ans j'avais une technique apprise de mon grand-père pour pénétrer dans le poulailler. Il fallait le faire au ralenti, pour tenir les poules sous contrôle et éviter une attaque du coq. Un seul faux-pas, un seul mouvement brusque, et le poulailler devenait chaotique. Il fallait donc se garder de paniquer les poules pour trouver des oeufs. Et moi j'y arrivais très bien, parce que ma taille menue me permettait de pénétrer dans les recoins. Tout collait à cette époque. Je dirais même qu'ètre petit me rendait grande personne. Tout au contraire de ce qui m'arrive aujourd'hui.

Pour en revenir à mon rêve, j'étais tout près du nid, il faisait nuit et on n'y voyait rien. Pour trouver les oeufs je n'avais donc que mon instinct. Alors, presque de mémoire et sans perdre un instant, je me suis laissé guider par la chaleur, et le bout de mes doigts m'ont marqué le chemin. Bien à la limite, entre la paille et les plumes, je me suis glissé très doucement et je me suis mis à caresser la poule en-dessous jusqu'à reconnaître ses battements. Quand j'ai senti son consentement, j'ai continué à avancer jusqu'à ce lieu sacré où l'on trouve le plaisir quand on touche au simple de la vie. Dans cet instant éternel, je puis bien dire aujourd'hui que s'est jouée mon enfance. J'étais à la fois anxieux et excité, parce que l'essentiel se présentait ainsi à moi, à la portée de ma main.

Tout à coup, une ombre et un mouvement brusque ont rompu l'équilibre et je me suis retrouvé vaincu par la nuit. Tu étais là, démontée, prête à tout. Je me suis senti découvert, immobile, comme si j'avais été coupable d'une mauvaise action, et mon désespoir était tel, que je ne pouvais que contempler stupéfait ma main qui tenait un œuf brisé et saignait abondamment. J'ai senti un fourmillement qui envahit tout mon corps et me réveilla d'un coup.

Je n'aurais peut-être pas dû te raconter tout ça. Quoi qu'il en soit, tu conviendras que je dévale la côte, sans freins et le cœur battant. Puis-je faire autre chose que poursuivre? Pas besoin d'être un savant pour déduire qu'à cette vitesse la descente devient chute. Loi de gravitation ou gravité des faits, il n'en est pas moins vrai que, plus près du sol que du ciel, il ne

me reste qu'à respirer profondément et bien ouvrir les yeux. Je suis tendu, bien sûr, parce que ce rêve qui nous convoque aujourd'hui est l'épilogue de ma douleur et le prologue de ma libération. Une transition dans nos vies, au cas où je ne me serais pas bien expliqué. Dans *nos vies*, dans *nos vies à tous les deux*, parce que je ne veux pas te laisser en dehors de ma douleur, ni de ma libération. Et je regrette les conséquences que cela pourra avoir pour toi. La décision de nous séparer, ce n'est pas moi qui l'ai prise. Elle a été la tienne. J'ai respecté le nouvel ordre que tu as établi, et maintenant j'espère que tu auras la grandeur d'âme de respecter mon droit de réponse. (Sans faire d'esclandre, hein ? parce que je te vois venir...) Je fais appel à cette femme intelligente dont je suis tombé amoureux, et tu comprendras, rien qu'à ma voix que je ne te laisse pas le choix. Je ne supporterai plus d'être le gosse de ce rêve ! Et encore moins d'être ce qu'il tient dans la main : un œuf fragile, brisé qui saigne abondamment. Pendant les quinze jours et les quatre heures qui ont passé depuis notre séparation, je n'ai pas laissé de me demander... pas une seule minute... quelle est la raison qui t'a amenée à me quitter ? Je ne crois pas que tu aies cessé de m'aimer. Ou du moins je ne la sens pas comme la véritable raison ; je te connais très bien, et rien qu'à ta voix, à tes gestes, même à la manière de t'habiller, je puis définir avec précision où tu veux en venir... Et ce qui m'exaspère le plus, c'est de ne pas retrouver, dans tes paroles et moins encore dans ton discours, cette cohérence sans fissures qui a toujours été ton territoire. Je n'y comprends rien. Et comme je ne comprends pas, eh bien, je le regrette, mais je ne peux pas me séparer. Il me semble injuste de fermer cette histoire sans avoir tiré au clair certaines choses... Je vois que tu ne réagis pas... Je me trouve donc forcé de faire l'inventaire de notre relation amoureuse. Non seulement pour savoir ce que j'en garderai, mais pour être sûr – parmi toutes les choses vieillies et usées qui ont été les nôtres – de ne pas mettre à la poubelle ce qui a été précieux. Et si je trouve quelque chose qui en vaut la peine, eh bien, tu peux être sûre que je saurai la défendre ! À mort ! Pour ne pas perdre de temps, j'ouvre le jeu sur le partage des biens. Je propose de commencer par l'important. Qu'est-ce qu'on va faire des secrets ? Dans la séparation, qui est-ce qui les garde ? Toi ? Moi ? Ou chacun en gardera sa part ? Tu es certainement en train de te dire que c'est dommage de mettre en lumière, et juste à présent, ce qui était si bien gardé... Tu as peut-être raison, mais je suis optimiste, et sans esprit de contradiction, je vais aider un peu à nous tirer de cette situation embarrassante : je n'ai aucun doute que ça nous fera du bien, à tous les deux, de ranger un peu ce que nous allons sortir du placard. Toi et moi... Tu me défies du regard... Ce n'est pas juste, tu sais bien que j'ai toujours été un maniaque de l'ordre, aussi bien au début qu'à la fin. On est comme on est. Et je ne pense pas que ce soit le moment opportun pour s'efforcer de changer. Pas au point où nous en sommes. Tu ne trouves pas ? Mon amour,

nous en sommes aux penalty, et ma seule stratégie à l'heure de shooter, c'est d'être moi-même. Qui sait ? Ça changera peut-être quelque chose au score final.

Il y a exactement 16 jours de cela, tu m'as donné la plus belle nouvelle de ma vie, et malheureusement je n'ai pas été à la hauteur des circonstances. Sans réaction. Et c'est dommage. Je pourrais t'offrir bien des explications pour justifier mon attitude, mais ce n'est pas la peine. La vérité est que ta grossesse – qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir – nous fait encore mal à tous les deux : toi dans ton corps, moi dans mon âme. Ne le prends pas comme un coup bas. J'aurais été enchanté de t'offrir un fils – non que je veuille en avoir un, pour moi ce sont deux choses différentes, je veux être clair – mais j'aurais dû te le dire ce jour-là et je n'en ai pas été capable. Je le regrette. Il est trop tard pour réparer, mais je ne crois pas qu'il soit trop tard pour exprimer mon sentiment. Et puisqu'il s'agit de secrets, en voilà un à moi : j'aurais continué cette grossesse, mais je n'ai pas osé te contredire, parce que je craignais ce qui est arrivé quand même plus tard : que tu me quittes... Tu es gênée... tu as baissé les yeux... c'est normal, c'est logique, à ta place j'aurais fait la même chose – baisser les yeux, je veux dire – pour le reste, sûrement pas... Je parie que tu es en train de penser que tu as mal fait alors. Question clef : quelle est la décision que tu regrettas ? Avoir avorté, ou m'avoir dit que tu étais enceinte ? Ton silence est une réponse que je prends pour telle. Mais elle ne me suffit pas. Ou plutôt, ton silence me sert aujourd'hui à tirer au clair un malentendu qui m'a tenu en infériorité ces derniers jours. Quand tu m'as fait savoir que tu étais enceinte, je dois reconnaître que je suis resté sans paroles. J'ai fait un long silence, comme toi aujourd'hui. Trop long, à ton goût ? En tous cas, différent. Parce que *ton silence m'importe*, tandis que *le mien ne t'importe pas du tout*. Tu sais très bien que tu m'as intimidé en parlant délais. Pire encore, tu as manipulé mon silence pour l'interpréter et n'en faire qu'à ta tête. Or, pas de confusion. Silence n'est pas toujours consentement. Et reconnais au moins que, tandis que j'essayais de me remettre du choc d'être père, toi tu en avortais unilatéralement mon droit. Et je ne vais pas me valoir ici de ce que les autres disent de l'avortement, tu sais très bien que je ne m'en suis jamais soucié, mais je serai très rigoureux, par contre, à l'heure de faire valoir la loi. La plus importante des lois : celle du désir, celle qui joue dans l'intimité d'un couple et régit la décision d'avoir ou de ne pas avoir un enfant. Tu sais comment je me sens en ce moment ? Comme un ouvrier devant son patron, qui doit baisser la tête et respecter n'importe quelle décision, du simple fait qu'il n'est pas le propriétaire de l'usine. L'engagement personnel donne autant de devoirs que de droits. Tu n'y as jamais pensé ? Tu vas partir ? (Je dis ça, parce que je te vois prendre ton sac à main. Attends, j'ai pas encore terminé. Si c'est une question

d'horaires, ne t'en fais pas, je te ramènerai à la maison. Et d'ailleurs il pleut à torrents, c'est dangereux de sortir.)

J'adore l'odeur de la terre mouillée ! On la sent quand on approche de la fenêtre... C'est que ce matin je me suis occupé des plantes, j'ai changé la terre, j'y ai mis du fertilisant... Je ne sais pas si tu l'as remarqué : il y a deux nouvelles jardinières... Qui l'aurait dit, non? Quand on s'est rencontrés, c'est tout juste si je faisais la différence entre les lilas et les roses. Ça ne va pas beaucoup mieux qu'avant, mais j'ai tout de même un peu appris. Grâce à toi. Parce que c'est finalement pour rester à tes côtés... ou à ta hauteur, disons-le... parce que tu as toujours été très exigeante. Eh oui ! Avant de te connaître, je voyais le monde comme un planisphère en blanc et noir. C'est pour tes yeux que j'y ai mis des couleurs... (Pardon, je me suis promis de ne pas pleurer, et tu vois, j'ai du mal à tenir ma décision. Que veux-tu, l'angoisse me saisit quand je te vois de mauvaise humeur. Donne moi du temps, je m'y ferai. Mais pour le moment, je me défends comme je peux.)

Et à propos de se défendre, devine ce que j'ai ici. (Pas une arme, n'aies pas peur !) Une caméra, celle que tu m'as offerte pour la Fête des journalistes. Tu vas trouver ça ridicule, mais elle me sécurise quand je l'ai avec moi. J'en profite pour te dire que cet appareil est ce que j'ai de plus précieux. Non seulement pour ce qu'il garde, mais pour ce qu'il représente à mes yeux. (*Il l'essuie avec soin.*) Il m'amuse et me fait rêvasser. Il me fait rêver qu'un jour je serai un grand journaliste, ou du moins une fraction de ce que tu es toi-même comme photographe. Attention, loin de moi l'idée de concurrencer la personne que j'aime le plus au monde, bien au contraire. J'y pense comme une possibilité d'être à ta hauteur et de te voir fière de moi. (*Il caresse la caméra.*) Quand elle est entre mes mains je me sens puissant, je me sens capable de changer la réalité avec elle. Pourquoi pas ? Si tu es là, je conserve l'espoir que ce sera encore possible. D'autre part, personne n'est parfait, nous pouvons tous nous tromper, et ce qui s'est passé entre nous peut finalement servir à consolider notre couple, à renégocier et à apprendre de nos erreurs. Par exemple : moi je reconnaiss que je suis embourré depuis des années ; je promets de ne plus travailler pour un salaire de merde, et de m'engager sérieusement dans le journalisme. J'en proclame l'intention... et finalement je continue à faire la même chose ! Et je dépense mes énergies à me justifier, au lieu de les dépenser dans la rue. Je ne veux plus être cet homme-là ! Je suis d'accord avec toi sur ce point que rien n'est moins érotique qu'un homme faible. Enfin, non... je ne suis pas vraiment faible, mais indécis. Quoi qu'il en soit, tu conviendras que l'instabilité du couple ne m'aide pas beaucoup. Tu peux arrêter, s'il te plaît, de regarder ta montre toutes les cinq minutes? Je t'en supplie ! Tu me fais mal avec ton indifférence ! Si tu voulais me punir tu l'as réussi, et me voici presque à genoux devant toi. Et je te vois si

arrogante et si sûre de toi... si belle, avec ce décolleté... dans un froid pareil ! Pourquoi tu ne te couvres pas ? Tu ris, ou je me trompe ? Ça y est ! J'ai obtenu un sourire ! Regarde, j'en ai la chair de poule. C'est incroyable comme tes attitudes me changent ! Ou comment elles me conditionnent, plutôt. Ce qui n'est pas bon pour moi, parce que je fais tout par réaction. Le matin je me lève, sachant que ma perception du temps dépendra de ton temps, de tes états d'esprit, même aujourd'hui qu'on annonce des orages. Quinze jours sans toi, pour moi, c'est trop. Je suis passé par tous les états : j'ai pleuré, j'ai vu des filles, je me suis soûlé, j'ai pénétré ta messagerie, je t'ai suivi, j'ai même pensé à te tuer... Je le répète, quinze jours sans toi c'est trop et amènent à planifier le crime parfait. J'ai des idées très créatrices à ce sujet. (Ce n'est pas vraiment rigolo ? T'en fais pas, je t'ai bien dit que je ne supporterais pas la vie sans toi, te tuer ne me rendrait pas ma liberté.) D'ailleurs, tu as encore beaucoup à expliquer avant de partir, surtout des choses qui me concernent. Par exemple : le fait de ne pas m'avoir impliqué dans ta décision d'avorter, est-ce que je dois en être reconnaissant ? C'est une attitude d'attention que tu as eue pour moi ? Je veux dire : pour ne pas me faire partager une situation désagréable ? Alors, je suis devant une héroïne. Ou je suis devant une traîtresse ? Hé, je te parle, dis ! Tu aimes voir pleuvoir, ou tu me tournes simplement le dos parce que tu ne sais pas quoi faire ? Bon, pour te montrer que je ne suis pas rancunier, je vais te dire mes hypothèses. Et pour ne pas te fatiguer, je te demande de t'asseoir et de m'écouter avec attention.

Tu as une petite mine accablée. Ça se comprend, après l'horrible journée que tu as passée hier. Le froid qu'il faisait, et la saleté du coin... de cette, comment dire... clinique clandestine... De quoi les dénoncer, vraiment ! Compte tenu du nombre d'avortement qu'ils font par jour, et du prix qu'ils demandent... ils pourraient offrir une meilleure attention !

Pendant que je te filmais, hier, je pensais au prix qu'on paye pour n'avoir pas pu savoir prendre de précautions, et la difficulté à en prendre conscience. J'ai eu pitié de toi, de moi, de toute la situation, et pas seulement de tout ça. Je me suis vu ridicule de filmer mon propre drame avec une caméra. Pendant quelques secondes, j'ai eu la fantaisie d'une fin plus héroïque, où je t'arrachais aux circonstances et nous finissions étroitement embrassés.

Mais tu conviendras que, si les dieux existent, ils ne nous voulaient pas dans le même camp. Pas hier, en tout cas. Je me suis senti lamentablement seul, et comme je ne pouvais pas compter sur ton approbation, j'ai eu l'idée de passer mon temps à filmer ce qui sera peut-être le dernier moment transcendant de notre rapport amoureux. Un effort pas facile pour moi, mais je me suis concentré, au point de m'arrêter sur une image. Celle d'un moment très tendre, je ne sais pas si tu t'en souviendras : tu entrais dans la clinique et tu as trébuché sur une dénivellation du trottoir : instinctivement,

tu as protégé ton ventre des deux mains. L'amour m'a fixé sur cette image, où tu étais dans la simplicité d'un acte involontaire devant la fragilité de la chute. Quelques secondes après tu t'es relevée, tu as remis tes vêtements en ordre, et tu as avancé d'un pas assuré, sans regarder en arrière. Je te jure que je t'aurais arraché à toute cette merde, s'il n'y avait pas eu un détail : tu n'étais pas seule ! Je suis indiscret si je te demande ce que faisait là ton mari ? Parce que c'était bien lui, en non moi, qui t'accompagnait. De tous tes silences, c'est celui-là qui me fait le plus de mal. Mais il ne me surprend pas, et je vais faire comme si je ne l'avais pas entendu. J'ai quand même quelques notions qui nous viendrons en aide à l'heure de tirer des conclusions.

La première : si ton mari était là, c'est parce qu'il avait participé à ta décision. La deuxième : je ne suis pas assez naïf pour croire qu'il la fait en qualité d'ami. La troisième : s'il a participé à tout ça sans broncher, c'est parce qu'il s'est cru responsable. La quatrième : s'il s'est cru responsable, c'est parce que tu as encore eu des rapports sexuels avec ton mari. La cinquième : tu m'as menti, quand tu prétendais que vous ne baisiez plus depuis plus de trois mois.

À partir de ces quelques notions, je me risque à une hypothèse : *tu étais enceinte et tu ne savais pas qui était le père*. Et tu as eu recours d'abord à moi, parce que je te convenais comme allié, jusqu'à ce que tu m'as vu chanceler devant la nouvelle. N'ayant pas de temps à perdre, tu as lâché ma main et très habilement tu as changé de stratégie et d'associé. De toutes manières, je ne crois pas que ton mari occupe une place de privilège. Tu sauras toujours trouver un prétexte pour retourner à lui. D'après ma modeste opinion, il n'est pas plus durable qu'une capote : on s'en sert et on la fout à la poubelle. Tu penses que c'est le ressentiment qui parle chez moi. Tu as probablement raison. Mais je parle aussi en connaissance de cause, parce qui j'ose te dire tout ça c'est qu'en cinq années de relation je crois avoir gagné une place dans ta vie. Je t'ai donné le meilleur de moi-même, et comme je savais que ce n'était pas suffisant, je me suis efforcé pour t'offrir ce que d'autres ne t'avaient pas donné, même pas ton mari.

Je ne regrette pas pour autant d'avoir passé des heures, des jours, des mois, à chercher les manières de te rendre heureuse, parce que ça me rendait heureux moi-même. Mieux encore, je me suis efforcé d'apprendre ton monde par cœur. J'ai fixé dans ma tête chacune des personnes qui étaient, qui sont, à tes côtés : depuis tes amis et tes camarades de bureau, jusqu'à tes parents... Ah, tiens, j'y pense : tu devrais accompagner ton père chez l'occuliste, parce que vendredi dernier il a failli se faire renverser par une bagnole en sortant de chez lui. À mon avis, il faut lui changer les lunettes. Tu vois bien, personne ne pourra t'aider mieux que moi à tenir ton agenda. Je n'ai aucun mérite à cela, parce que je le fais par amour... et aussi par crainte... par la crainte de te perdre. Quoique au fond j'aie

toujours su qu'un jour tu me quitterais, ou du moins j'en ai toujours eu l'intuition. La dernière fois que j'ai subi cette angoisse c'est pendant l'été dernier, quand tu as fait ton exposition à la galerie. Tu étais tout le temps avec ton mari. Je n'ai rien dit, mais j'ai trouvé très cruelle la façon dont tu m'as traité ce soir là. Je me suis senti complètement en dehors de ta vie : plus étranger que tous les autres, parce que n'importe qui pouvait t'approcher et te féliciter en t'embrassant sur la joue. Je n'aurais vraiment pas dû être si soumis et obéissant ! Quel imbécile ! J'aurais dû m'approcher et t'obliger à me le présenter. Ca aurait été une expérience unique, de croiser nos regards tous les trois. Je dois bien avouer – à mon grand regret – que ton mari et toi vous faites un joli couple, on vous voit détendus, sûrs de vous... comme si vous n'aviez aucun effort à faire pour garder l'autre à votre côté. En y pensant un peu... c'est de l'assurance ou c'est de l'indifférence ? Si j'étais toi, je me garderais de l'avoir trop près de moi, parce qu'il te vole les premiers rôles. Eh bien, tu vois ? Voilà quelque chose que tu n'aurais pas eu à craindre avec moi. Il faudrait peut-être en faire l'essai et se présenter ensemble en société, tu ne crois pas ? Oh là là, mais c'est une blague, voyons ! Quel manque d'humour ! L'autre jour, quand je t'ai vu entrer avec lui dans cette clinique, la main dans la main, je me suis dit : comme il doit être difficile de partager son lit avec le meilleur pédiatre du pays ! Et je ne fais pas d'ironie, je te le jure ! D'ailleurs, il mérite parfaitement tout ce qu'il possède, depuis ses chaires de la Fac jusqu'à sa femme. Et je dis ça parce que je sais très bien qui il est. J'ai étudié tous ses mouvements, ses pauses, et j'ai même pioché ses articles de pédiatrie. Mieux encore : pour mon examen final de Journalisme, j'ai choisi un sujet qui m'a permis de faire une monographie sur son travail, et de le rencontrer. Tu ne me crois pas ? *La mortalité infantile*. Dans le seul but d'arriver à le connaître. Pendant un an, je l'ai suivi partout. Tu n'as pas à me regarder comme ça, je n'ai pas cherché à te le cacher, je voulais simplement t'en faire la surprise. D'ailleurs, quand ma thèse a été acceptée, je l'ai imprimée et je t'en ai offert la première copie. Tu l'aurais su, si tu l'avais lue. De toutes façons, je devinais ce qui se passerait. Je veux dire, je pressentais que tu serais indifférente à mon travail. Et je ne te le reproche pas, parce que ton temps est précieux et il est juste que tu l'emploies à faire ce que tu veux. Je dirais tout de même, pour être sincère, que j'aurais bien aimé que tu le liseras, parce que je l'ai écrit en pensant tout le temps à toi.

Et ce n'est pas tout. J'ai osé davantage. Je te raconte ? Les entretiens avec ton mari on les faisait chez toi, dans le bureau. Ne me regarde pas comme ça : c'est lui qui l'a proposé, pas moi. Mais ça m'arrangeait très bien, parce que c'était bien moins bruyant que dans un bar, quand j'enregistrais. De toutes façons, l'expérience de connaître ton mari a été pour moi très étrange, pleine de contradictions. Il se montrait par moments

superbe et distant, déployant toutes les certitudes du monde académique, au point de m'ennuyer. Mais heureusement, au cours de l'entretien, quelque incident quotidien venait toujours le tirer de son sérieux. Ou bien je provoquais moi-même cet incident. Et bien entendu, je trouvais toujours un prétexte pour le faire parler de toi. Et ceci va te plaire : son visage s'épanouissait chaque fois qu'il prononçait ton nom. Aussi ridicule que cela te paraisse, son amour me touchait : c'était le mien.

Est-ce que tu te rends bien compte de ce que tu suscites ? Je dois reconnaître que la générosité de ton mari ne m'était pas toujours facile à supporter : quelquefois elle me faisait mal, d'autres elle me donnait la nausée. Quand on se rencontrait chez toi, j'avais souvent la fantaisie que tu apparaîtrais soudain, à l'improviste, dans l'encadrement de ta belle porte en chêne, et que tu nous surprendrais, lui et moi, dans notre entretien.

Malheureusement, ça ne s'est jamais passé ! Mais les conversations avec ton mari ont été très utiles et m'ont servi à mieux te connaître. Parce que toute la maison parle de toi, et permet de te découvrir dans le choix de chaque objet, dans la couleur des murs... pour ne rien dire des odeurs ! Tu étais là, dans l'air, dans l'intimité des recoins, et moi je te respirais et j'étais ému par la douceur de ton arôme, de ce parfum que tu laisses dans chaque vêtement. En sortant de chez toi, la tête me tournait toujours. Culpabilité ou whisky, je finissais souvent par vomir à la station service du coin de la rue. Rien à faire ! C'est pareil dans la vie que dans l'alcool : quand je mélange, ça va mal. Mais je n'y peux rien : je le fais quand même, et je termine comme maintenant, par la gueule de bois.

Attention, pas question d'ouvrir cette porte ! Si tu le fais, tu vas réveiller le pire de moi-même. Je ne te conseille pas de le faire ! Et d'ailleurs il serait imprudent de partir à présent, parce que tu ne connais pas encore le plus savoureux de cette histoire : sa fin. Je t'assure qu'elle va te surprendre ! Je t'assure qu'elle ne sera pas comme tu la supposes, et cela me fait très mal, très mal, comme de te voir agrippée à ce loquet, convaincue que tu peux sortir. Or c'est l'enfer qui t'attend dehors, je sais de quoi je parle. Je vais donc t'offrir une opportunité, peut-être bien la dernière, simplement parce que je t'aime. Tu me croiras ridicule, mais toi et ton avenir me tiennent beaucoup à cœur, et je ne peux pas te laisser partir sans te dire, pour le moins, ce que tu trouveras en arrivant chez toi. J'ai quand même confiance en ta créativité et en tes stratégies, pour espérer que tu trouveras le temps (pendant que tu rentres chez toi) de redresser la situation, comme tu l'as si souvent fait. C'est-à-dire, par ce mélange si particulier de séduction et d'envoûtement... de mensonge et de manipulation... C'est peut-être parce que je t'ai placée dans ce lieu idéalisé, mais je te crois capable de tout et n'importe quoi pour atteindre tes objectifs. Ne me regarde pas comme ça ! J'ai toujours apprécié ta capacité à prendre des risques, mais j'en ai également souffert. Et voici le jour venu

de mettre en oeuvre tout ton art. J'espère que tu auras du succès et que tu feras les choses avec soin. Oui, avec soin. *Soin* : un mot qui n'existe pas dans ton dictionnaire. Ta vie serait probablement autre si tu avais seulement remarqué la signification du mot *soin*. Bon, je dois reconnaître que je ne l'avais pas fait plus que toi. J'ai été ton complice et je me sens responsable... Moi non plus je ne sais pas *prendre soin* ! Ni de moi ni des autres ! Je me suis souvent demandé, comment j'ai fait pour transformer ce qui était si précieux en une merde pareille ? Je ne sais pas comment, je le jure, mais je fais toujours la même chose ! Je me perds sur la route, et tout à coup je me retrouve vide ! Oui, vide de ce que j'ai tant aimé.

Et me voici devant toi, nu comme jamais, à vif, cherchant à me justifier... Ton silence me fait tant de mal ! Je te demande un seul mot, un seul mot de toi, celui que tu voudras... et je te jure que je saurai tout faire... même changer cette fin ! (*Silence.*)

Ah voilà ! J'ai enfin compris ce qui me fait t'aimer ! C'est la dignité que tu exprimes dans l'orgueil ! Tu me défies ? J'adore ça, parce qu'elle m'excite ! Et tu sais bien que quand je m'excite, je ne peux pas arrêter avant d'aboutir. Et cela comporte un prix que quelqu'un devra payer : qui le fera ? Toi, ton mari ou moi ? Quel suspense ! Je te l'ai bien dit, quinze jours sans toi, c'était trop long. Tu m'as laissé sans possibilités d'arriver à toi : une véritable erreur de ta part, parce qu'elle m'a obligé à faire ce que je ne voulais pas faire. Pourquoi m'as-tu quitté ? Pourquoi m'as-tu barré tous les chemins ? Moi qui t'aime tellement ! Je me suis senti un imbécile, à te poursuivre partout avec une caméra. Sans elle (*il caresse la caméra*) j'aurais certainement fait une folie. Te tuer, voilà ma première idée. Je l'ai écartée pour des raisons religieuses. N'étant pas sûr qu'il n'existe pas de vie éternelle, j'ai eu peur de ne plus jamais te revoir, de manquer de toi. Pour ton mari, c'est différent, parce que penser à le tuer m'a toujours fait plaisir. Et d'emblée j'ai su qu'il constitue une proie facile... parce qu'il est structuré, je veux dire ! Une semaine m'a suffi pour connaître tous ses mouvements. En pensant à le tuer j'ai été encore entraîné dans un conflit religieux, parce que, enfin, s'il y a un Dieu, ce n'est pas juste que lui possède tout et nous autres rien. Tu veux me dire un peu ce qui manque à ton mari ? Jeune, beau garçon, meilleur pédiatre du pays... et possesseur de la plus belle femme sur la planète, encore ! Alors je me suis dit : s'il existe un Dieu, il est probable qu'il m'ait mis sur son chemin pour lui ôter son omnipotence, pour lui démontrer que tout se termine, que l'on doit apprécier ce que l'on a tant qu'on l'a, parce que, en fin de compte, tôt ou tard, on sera fragile dans la chute. Ah ! ça me soulage tout ça ! Quand tu arriveras chez toi et tu verras ce qu'il est resté de ton mari, tu me haïras certainement, et je te comprendrai, mais malheureusement tu ne m'as pas laissé le choix. Je n'ai pas eu de mal à le tuer, parce qu'il n'a pas offert de résistance. Il est comme moi, il aime les caméras, alors je n'ai pas eu

besoin d'armes pour l'attaquer : cette caméra m'a suffi. Elle a l'air inoffensif, mais elle a son poids à l'heure de tuer !... Ah tiens... voilà qui est nouveau ! Je perçois une certaine crainte dans tes yeux ! Ils brillent autrement. Comme la peur te va bien ! J'en aurai perdu, des sensations, pour avoir été si soumis et obéissant ! Je ne regrette rien, quand même, parce que tu es ce que j'ai eu de mieux dans la vie. J'ai beaucoup appris à tes côtés... dans la douleur, dans la douleur immense, mais aujourd'hui ça me sert. Tu m'as appris par tes actes à être égoïste, à comprendre des phrases comme « La fin justifie les moyens ». Par tes actions, tu me l'as expliquée mieux que Macchiavel. Et bien sûr, étant bon élève et très appliqué, j'ai tout enregistré ici, sur ma caméra.

Et pour bien te faire voir que je prête attention à toi et que je t'écoute, j'ai commencé à penser à moi et j'ai décidé de faire quelque chose de ma vie: j'ai repris le journalisme ! Je ne sais pas trop comment ça s'est passé, mais voilà : *je n'ai plus peur* ! Et n'ayant plus peur, j'ai recommencé à *avoir le temps* ! Et je crois que j'ai su très bien le mettre à profit. Disons que, ne t'ayant plus, je me suis raccroché à tes paroles pour me sentir moins seul, et que ça a été une bonne idée. Bien sûr, tu m'avais toujours encouragé, je le reconnaiss... D'ailleurs, j'ai besoin que tu sois fière de moi . Même si on ne revient pas à nos rapports amoureux.

Tu auras du mal à le croire : moi, si timide, j'ai tout de même osé téléphoner à Javier, mon ami ! Celui qui bosse à la télé. Celui qui fait le journal de midi ! Tu ne te souviens pas de lui, bien que je t'en ai parlé souvent, mais évidemment, tu ne m'écoutes jamais...

De toutes façons c'est pas ça qui importe en ce moment. Ce qui importe c'est qu'il m'a offert la chance de ma vie. Je lui avais proposé de faire une enquête sur l'avortement dans les cliniques clandestines. Et il a adoré ça ! Au début ça a pas été facile, parce que avec mon manque d'assurance j'avais beaucoup de mal, mais finalement j'ai trouvé le truc : c'était un véritable énergisant, je te jure! Je te le raconte comme ça, pour te détendre un peu, parce que je te vois si – comment dire ?- si égarée, que ça me donne du souci. Quand je pense qu'il y a encore un moment tu cherchais désespérément une porte de sortie !... tandis que maintenant, qu'est-ce qui t'arrive ? Tout t'est égal ? Ou c'est que tu as enfin compris que ce n'est pas en claquant la porte qu'on termine une histoire... du moins, pas une histoire aussi forte que la nôtre ? Et si tu as du mal à supporter ça, tu peux imaginer combien j'ai souffert, il y a à peine quelques jours, de devoir prendre une décision, probablement la plus dure de ma vie. *Choisir entre mon amour et ma carrière*. Savoir que dans cet article de journal je mettais en jeu tant de choses : mon travail, ma douleur, envoyer en prison la femme que j'aime, affronter l'opinion publique – puisque j'impliquais le pédiatre le plus important du pays. Tu comprendras maintenant pourquoi je t'ai dit que j'ai

tué ton mari avec la caméra que tu m'avais offerte : tout simplement, parce que là-dedans je tiens son certificat de décès.

Trois jours j'ai passé sans dormir, mais finalement j'ai fait ce que je devais faire : j'ai fait ce que je crois le bon choix, le choix éthique. J'ai sacrifié mon amour, et je l'ai fait en pensant à toi. Tu m'as chassé de ta vie, et je l'accepte. Mais à présent c'est à moi de décider comment sortir. Dans la dignité, dans la grandeur, parce que je veux sortir de ta vie, tel que tu m'as un jour rêvé. Même si ça ne sert plus à rien... je sens qu'aujourd'hui ça me suffit. Tiens, tu pleures ? J'en suis surpris. Je n'aurais jamais cru que ça pouvait arriver. Et je n'ai pas de mouchoirs ! Pas un seul à t'offrir, parce que je les ai malheureusement tous usés ces derniers jours ! Attends une minute ! Si j'ai menacé de tout raconter à ton mari, c'est pour provoquer cette rencontre : je m'en excuse... toi encore convalescente... Mais je crois que tu dois être préparée à l'apparition du rapport : ne le rate pas, je crois que ce sera demain à midi, parce qu'ils espèrent qu'il coïncidera avec la descente de la police chez toi.

Quant à notre relation, sois tranquille. Jamais il ne sortira de ma bouche quelque chose de compromettant. Je suis un homme sérieux, et tu sais que je tiens parole. De toutes façons, j'avoue que je serais ravi si tu disais au monde entier que j'ai été ton amant ! Tui te rends compte ? Notre relation finit comme elle a commencé : c'est encore toi qui as le dernier mot.

SERGIO JUAN PIORNEDO

*« Toute ressemblance à la réalité
est une triste coïncidence »*